



# JEAN-LUC VERNA, LE DESSIN, EMPREINTE ET SUBSTANCE

Originaire de Nice, issu d'un milieu familial modeste, catholique, plein de préjugés par rapport à la culture en général et à toutes les formes d'art en particulier, on pourrait dire que rien ne prédestinait Jean-Luc Verna à devenir artiste. Tour à tour punk, new wave, gothique, prostitué, dealer, polytoxicomane, il finit par gagner sa liberté d'être pour se consacrer à la création artistique avec une polysémie de médiums, très différents les uns des autres. Artiste-orchestre – ou plutôt artiste total –, il est non seulement un dessinateur hors pair, mais aussi chorégraphe, auteur, danseur, chanteur, performeur, comédien, etc.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

**PHILIPPE PIGUET** Vous êtes un vrai touche-à-tout, en somme...

**JEAN-LUC VERNA** Touche-à-ce-que-je-peux. J'aime la notion d'art total. La dernière pièce de danse dont j'étais le chorégraphe, par exemple, j'en ai écrit le texte, fait les décors et les costumes, les perruques et les maquillages et j'étais aussi sur scène. Je ne sais pas tout faire malheureusement et je n'ai pas eu le temps de tout apprendre mais, pour moi, cette notion d'art total, c'est la façon dont je m'offre au monde.

**Comment expliquer une telle boulimie ? Cela exprime-t-il un sentiment de panique face à la vie ?**  
Absolument pas. Je ne suis pas du genre à être paniqué par le vide et à vouloir le remplir par le travail. Je suis profondément paresseux et, pour passer de l'une à l'autre de ces activités, j'ai besoin de sas de vide pour me reconstituer et permettre à ces médiums de rejaillir l'un sur l'autre, par écho, par ricochet ou par tricotage...

**Comment vous y prenez-vous pour ne pas risquer de vous perdre ?**

Cela interroge quelque chose qui est typiquement français et qui vise à enfermer les indivi-

us dans une seule et unique catégorie. Quand j'ai commencé à faire de la photo, puis de la musique, à créer un groupe de rock, à chanter et faire du cabaret, on m'a dit que je ferais mieux de dessiner, que je me diluais. Cela en dit beaucoup sur les limites des gens et leur souci de sécurité. Je suis tout ce que je veux. Je fais les choses pendant que j'ai encore un peu d'appétit pour les faire.

**Vous dites être « fasciné par le mensonge ». Le dessin est-il mensonge ?**

Par essence, le dessin est un mensonge puisque c'est la façon de traduire trois dimensions en deux. C'est une illusion. Ma fascination pour le mensonge vient du fait qu'en art, en amour, en politique, etc., un mensonge bien asséné est bien plus crédible qu'une vérité plate. Moi-même, quand on me regarde, je suis un mensonge : j'ai un look dur et pourtant je suis tendre. Contrairement à mes dessins : d'apparence, ils sont plutôt doux, mais ils recèlent toutes sortes de choses très empoisonnées.

**Justement, qu'en est-il de leur genèse ? Suivant quels protocoles adviennent-ils ?**

Il y a tout d'abord un premier dessin qui ne me plaît jamais parce que trop académique. Il faut donc que je le questionne. Pour cela, je le calque. Ce faisant, j'en tue le *fa presto* et j'en fais l'image d'un dessin. C'est une façon de le corriger. Par la suite, je le photocopie. C'est un procédé que

Jean-Luc Verna. *I-D (i-D)*.  
2021, transfert sur papier Canson couleur  
coquille d'œuf rehaussé  
de crayons et de fards, 110 x 75 cm.  
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville.

j'aime bien parce qu'il est très pauvre et bientôt frappé d'obsolescence. Car je n'aime que le toner. Cette photocopie, je la transfère en lui faisant cracher son encre par un solvant. Il en résulte une sorte de macule assez informe que j'essaie de raviver comme un thanatopracteur avec du maquillage. C'est d'ailleurs la même chose que je fais tous les matins devant le miroir.

**Vous utilisez pour support toutes sortes d'objets de récupération, tels de vieilles feuilles de papier jauni ou le verso d'une carte postale ancienne. Qu'est-ce qui en gouverne le choix ?**

Ce que j'ai sous la main. J'aime les matériaux qui ont vécu et qui sont en train de mourir sous nos yeux. Au début, je n'avais pas le sou et j'employais tout ce que je trouvais ici et là. Mon travail, c'est de re-grader des choses sans qualité et j'utilise plutôt des fards premier prix, des crayons pas chers, des pastels bas de gamme. Aujourd'hui, si je travaille les grands dessins sur du bristol ou de belles feuilles de papier que j'achète, j'ai toujours à l'atelier tout un panel de matériaux divers et variés que je choisis sans aucun préalable particulier.

**Quand vous faites le premier dessin, vous travaillez d'après modèle ou bien vous laissez courir votre imagination ?**

Cela dépend. J'ai travaillé, par exemple, d'après un portrait photographique de Joan Crawford pris sur Internet. Je savais qu'avec l'altération que j'allais lui faire subir, elle ressemblerait bien plus à une Joan Crawford de Cagnes-sur-Mer qu'à l'actrice que l'on connaît. Ou alors que ce serait juste un visage féminin, ou peut-être pas. Qu'on se demande si c'est un maquillage ruiné qui résulte d'une nuit d'amour, d'une fête ou d'un viol. Là, c'est l'histoire du regardeur ou de la regardeuse qui prend le relais. J'aime bien ce jeu de fausse ressemblance, de ces gens qui embrassent le *persona* de quelqu'un d'autre. Mais, en fait, on ne voit qu'eux, on ne voit que cet échec...

**L'idée d'échec fonde votre esthétique, somme toute, et le masque de la mort est omniprésent dans votre travail...**

Parce que je n'arrête pas de tuer et de ressusciter mon dessin. En même temps, je pense à la *Vera Icona*, la Véronique, le Saint-Suaire de Turin, qui est un faux avéré, et que les gens continuent à adorer. C'est l'histoire de l'image, c'est l'histoire de l'art. J'ai fait un dessin de l'actrice Tura Satana (qui est pour moi une réminiscence du Golem) et que je regarde comme un Saint-Suaire. À chaque fois, il y a ça, cette espèce d'empreinte fabriquée. L'art, c'est aimer quelque chose qui n'existe pas et qu'on a travaillé à ne pas faire exister de toutes ses forces et que peu de gens désirent, comme l'amour.





Jean-Luc Verna. *Paramor*.  
2011, transfert de dessin sur médium rehaussé de pastel sec, 150 ampoules rouges, système électrique, diamètre : 500 cm.  
Vue de l'exposition *Brice Dellsparger/Jean-Luc Verna, La Conservera*, Murcia, 2012.  
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville.

**Il semble que vous portiez une attention particulière à la façon de présenter votre travail en multipliant les dispositifs de monstration. Qu'est-ce qui gouverne cette attitude ?**

En fait, je suis un très mauvais accrocheur. Je n'ai jamais réussi qu'un seul accrochage, celui de mon exposition monographique au MacVal, en 2016. Autrement, je m'en remets toujours aux gens avec qui je travaille, comme la galerie Air de Paris qui a ce talent. Chaque fois, Florence Bonnefous me propose un accrochage, je n'ai rien à dire, ça marche très bien. J'ai fait moi-même la scénographie de mon exposition au MacVal parce que je l'avais pensée comme une sorte de pièce de théâtre...

**Par rapport à la façon dont vous vous présentez, votre visage quasi totalement tatoué, il est une question-réponse que vous remettez sans cesse en jeu : « Vous n'êtes pas un peu beau-coup maquillé ? Non. » D'où vient-elle ?**

C'est la phrase qui me suit et qui nomme toutes mes expositions en solo depuis 1991. Il se trouve que j'ai passé 37 ans de ma vie à Nice et que c'est une sorte d'euphémisme qu'emploient les gens du Sud pour dire que je suis franchement trop maquillé. Lorsque ma galeriste m'a dit cela et que je lui ai répondu que non, cela a scellé notre association et j'ai décidé d'appeler chacune de mes expositions ainsi. C'est comme un gri-gri.

**Tatouage et dessin, même combat ?**

Cela n'a rien à voir. J'ai commencé à me tatouer pour être différent des autres, contrairement à maintenant où les gens se tatouent pour être comme les autres. J'étais punkoïd, c'était un signe d'appartenance. Maintenant je me tatoue cette résille d'encre derrière laquelle je me vois moins vieillir. Je ne dessine pas mes tatouages, ça ne m'intéresse pas. Je sais pertinemment que ce type de visage cristallise immédiatement les colères et les frustrations des gens et questionnent leurs préjugés. Quelquefois, j'ai de la patience et j'explique. Quelquefois non.

**À propos d'art, quelles sont les figures qui comptent pour vous, qui vous ont stimulé et que vous convoquez encore et toujours ?**

J'aime ce qui me nourrit d'amour, de colère ou de dégoût : les dessins ratés, les esquisses de Delacroix qui ne cherchent pas la beauté, les encres de Victor Hugo, les dessins de Ingres parce que c'est le roi du décalque et de sa propre falsification. Si j'aime beaucoup Félicien Rops et Alfred Kubin, j'ai surtout appris à dessiner en autodidacte en copiant *Anatomie artistique de l'homme* de Jenö Barcsay. Je crains les images qui sont trop explicatives, trop lisibles ; elles relèvent pour moi plutôt de la communication que de l'art.

**En avril dernier, vous avez publié chez Marguerite Watkine un ouvrage de dessins d'oiseaux, intitulé *Sic transit gloria mundi* (« Ainsi passe la gloire du monde »). Quel en est le propos ?**

Au dos de la couverture, j'ai écrit juste une phrase : « Pour celles et ceux qui ne verraient dans ces dessins d'oiseaux que des dessins d'oiseaux, je ne peux vraiment plus rien. » Ces



Jean-Luc Verna. *Send in the clowns*.  
2021, transfert de dessin sur papier Canson rehaussé de crayon, fard et pastel gras, 116,5 x 81,5 cm (encadré).  
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville.

À droite : Jean-Luc Verna. *La Matraque (quel beau mois de mai)*.  
2018, transfert de dessin sur carton rehaussé de crayon, pierre noire et maquillage, 45,9 x 53,3 cm.  
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville.



oiseaux disent des choses aussi diverses que la bascule de l'Europe dans l'extrême-droite, les violences policières, le trouble à propos du genre, le racisme, la vie et la mort, etc.

**Vous voulez dire qu'ils sont la métaphore de notre condition humaine...**

La vie, la mort, la condition humaine, c'est le minimum syndical pour un artiste, non ? Il y

a aussi quelque chose d'une douceur, d'une tendresse dans ces images. Mes dessins, c'est mon négatif. Mes oiseaux enferment mes propres histoires mais finalement, c'est l'écho que produisent ces histoires auprès des gens qui compte. Quelquefois, ils m'en rapportent d'autres qui n'ont rien à voir avec la mienne. C'est tout bénéfice, ça veut dire que j'ai un écho dans le monde parmi mes contemporains. ■

---

## Jean-Luc Verna en quelques dates

Né en 1966 à Nice. Vit et travaille à Paris  
Représenté par la galerie Air de Paris, Romainville

### Expositions (sélection)

- 2022 | *Rock el Casbah, to Rachid Taha, Les Puces de Saint-Ouen*  
| *Mauvais Genres ou la beauté convulsive, Le Parvis, Tarbes*
- 2021 | *Le Printemps de septembre, Gare de Toulouse Matabiau & Les Abattoirs –*  
Musée FRAC Occitanie, Toulouse  
| « *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? – Non* », galerie Air de Paris, Romainville  
| Fondation pour l'art contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon, Annecy
- 2016 | « *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? – Non* », MacVal, Vitry-sur-Seine